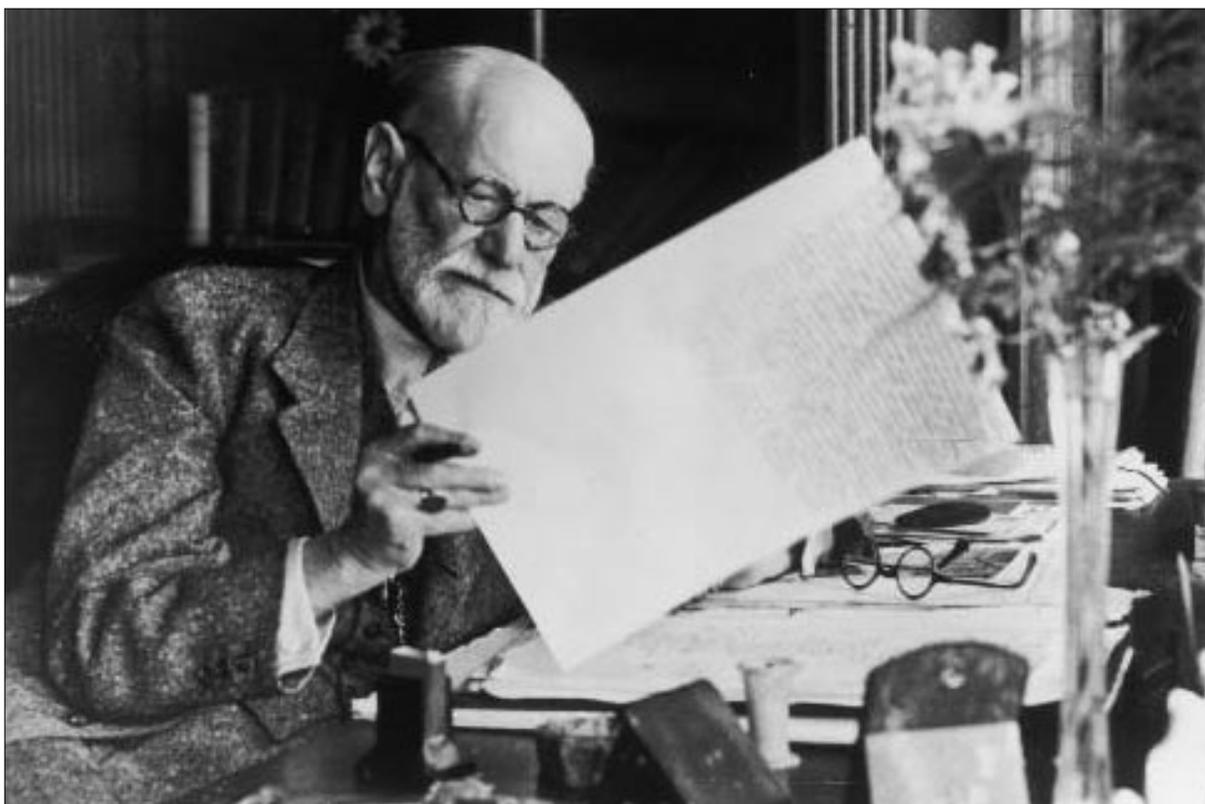


Entretien avec Mikkel Borch-Jacobsen • Professeur de littérature comparée à l'université de Washington

Freud a-t-il menti ?

Pour Mikkel Borch-Jacobsen, qui prend pour modèle les sciences exactes, la psychanalyse est une imposture scientifique. Freud a menti, il a reconstruit les cas célèbres qu'il a présentés et qui ont fait sa gloire.



Freud à son bureau en 1938. Depuis les années 1960, l'étude des archives a révélé de nombreuses distorsions entre la rédaction des cas célèbres présentés par Freud et la réalité du traitement des patients.

L'AUTEUR

Mikkel Borch-Jacobsen vient de publier avec Sonu Shamdasani *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2006). Il a également collaboré au *Livre noir de la psychanalyse* (Les Arènes, 2005).

L'HISTOIRE : Quand a commencé la grande offensive critique contre l'histoire officielle de Freud ?

MIKKEL BORCH-JACOBSEN : Il y a une quarantaine d'années. Le premier historien à avoir fait un travail de fond sur Freud et sur l'histoire freudienne officielle est Henri Ellenberger. Son énorme livre, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, a été publié en anglais en 1970¹. Contrairement à ce qui avait été fait jusqu'alors, il a tenté

de replacer Freud dans son histoire. Il évoquait les autres psychothérapeutes et psychanalystes de son temps. Il est remonté en arrière, jusqu'aux pratiques hypnotiques du xix^e siècle et même au magnétisme animal de la fin du xviii^e siècle, et ce faisant il a sérieusement mis à mal ce qu'il a appelé, le premier, la « légende freudienne ».

Selon cette légende, propagée par Freud lui-même, celui-ci aurait

découvert l'inconscient, le complexe d'Œdipe, le complexe de castration, l'envie du pénis et les fantasmes inconscients de façon absolument solitaire, dans sa pratique clinique, en observant ses clients de façon neutre et impartiale, et aussi en s'observant lui-même au cours d'une « auto-analyse » extraordinairement courageuse, qui lui aurait permis de surmonter ses propres résistances et de découvrir le secret de la psyché humaine.

Ellenberger a montré que les théories de Freud étaient en réalité déjà dans l'air du temps et que Freud a en quelque sorte testé ces théories auprès de ses patients pour retrouver auprès d'eux ce qu'il cherchait. Le travail d'Ellenberger a ensuite été prolongé par Frank Sulloway, qui a montré dans son *Freud, biologiste de l'esprit* (1979)² à quel point les théories freudiennes s'enracinaient dans la biologie évolutionniste de l'époque.

L'H. : Dans *Le dossier Freud*, vous écrivez : « *la validité de la théorie freudienne est contredite par l'histoire* ». Pouvez-vous nous expliquer un peu ?

M. B.-J. : Je crois que c'est une situation assez unique, qui tient à ce que la psychanalyse repose sur les récits du fondateur. En bon positiviste de la fin du XIX^e siècle, Freud a toujours dit que ses théories étaient basées sur l'observation des données cliniques. Or il était seul quand il a fait ces observations. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres disciplines, personne n'a pu les vérifier, les répliquer pour voir si elles étaient exactes.

En physique, en biologie, on peut toujours revenir sur une expérience, essayer de la refaire. Pas en psychanalyse, où tout ce qu'on a à se mettre sous la dent ce sont les récits publiés par Freud de ses analyses. C'est là qu'intervient le travail de l'historien. Lui seul, en effet, peut aller vérifier si les récits sont exacts ou non. S'il arrive à montrer, sur la base de documents, d'archives ou de témoignages, que ce que Freud nous a raconté n'est pas vrai, ou bien est tendancieux et partial, cela invalide la théorie qui est fondée sur ces récits.

L'H. : Freud n'a tout de même pas inventé de toutes pièces les cas qu'il nous raconte ?

M. B.-J. : Non, c'est plutôt de reconstruction et de réécriture qu'il s'agit. Un bon exemple est celui de l'Homme aux rats, le fameux patient obsessionnel de Freud. On a retrouvé les notes

d'analyse que ce dernier prenait le soir après sa journée et on peut donc comparer ces notes avec le récit qu'il a publié un peu plus tard³. On voit très bien comment Freud, sur la base de ce qu'il observait ou obtenait durant ces analyses, reformulait, reconstruisait les données de telle façon que le puzzle des associations du patient corresponde à la théorie qu'il voulait établir.

Parfois la reconstruction opérée par Freud apparaît relativement innocente. Il améliore, il embellit, passe sous silence un point gênant. Mais parfois cela ressemble fortement à de la manipulation pure et simple des données. Dans le cas de l'Homme aux rats, par exemple, il attribue à son patient des associations que celui-ci avait explicitement rejetées. Ou encore il invente un personnage (une postière) dont il va jusqu'à rapporter les propos.

L'H. : Et Anna O, à laquelle vous avez consacré un livre⁴, elle a bien existé ?

M. B.-J. : Anna O, qui s'appelait Bertha Pappenheim, n'était pas une cliente de Freud. Elle avait été traitée par son mentor et ami Josef Breuer en 1881-1882 pour des symptômes spectaculaires – paralysies, cécité, aphasie... Breuer avait constaté que lorsqu'il lui faisait raconter l'origine de certains de ses symptômes, ceux-ci disparaissaient définitivement. Du moins est-ce ce qu'il raconte dans l'histoire de cas qui ouvre le livre écrit avec Freud, *Études sur l'hystérie*, qui est l'ouvrage qui démarre l'entreprise psychanalytique. Il y décrit comment, au terme de ce traitement que la patiente elle-même avait baptisé la « *talking cure* » (la cure par la parole), tous ses symptômes avaient disparu. Breuer donne même la date de la fin du traitement. « *Depuis, elle jouit d'une parfaite santé* », écrit-il.

Freud a par la suite toujours renvoyé à ce cas, et ce jusqu'à la fin de sa carrière. Il le présentait comme le cas fondateur de la psychanalyse, qui



Bertha Pappenheim, la jeune femme qui a servi de modèle au cas Anna O, et qui contrairement à ce que rapporte Freud n'a pas été guérie par la cure.

prouvait que la remémoration et la verbalisation des souvenirs ou fantasmes inconscients permettait de supprimer les symptômes névrotiques.

En réalité, comme on le sait maintenant, Bertha Pappenheim n'avait aucunement guéri à la fin du traitement avec Breuer. Celui-ci l'avait fait interner dans une clinique où elle a continué à avoir exactement les mêmes symptômes qu'auparavant. Après quoi elle a fait des séjours dans trois autres cliniques. Ce n'est que vers la fin des années 1880 qu'elle s'est remise, pour des raisons qui n'avaient de toute évidence rien à voir avec la « *talking cure* » pratiquée par Breuer quelque huit ans auparavant..

Freud était parfaitement au courant de ce fiasco, comme en témoignent des lettres à sa fiancée, qui était une amie de Bertha Pappenheim. Dans ce cas précis, il est donc légitime de parler de mensonge, puisque Freud s'est réclamé d'une guérison dont il savait pertinemment qu'elle n'avait pas eu lieu.

NOTES

1. Publié en français chez SIMEP en 1974 ; réédité chez Fayard en 1994 avec une préface d'Elisabeth Roudinesco.

2. Traduit chez Fayard en 1981. Une seconde édition, parue en 1992, a fait l'objet d'une nouvelle édition chez Fayard en 1998.

3. Voir Patrick Mahony, *Freud and the Rat Man*, 1986, traduit aux PUF en 1991 ; ainsi que M. Borch-Jacobsen et S. Shamdasani, *Le Dossier Freud*, chap. 3.

4. *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Aubier 1995.

5. *La Naissance de la psychanalyse*, PUF 1969.

6. *La Volonté de faire science. A propos de la psychanalyse*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992.

« Tout repose sur les récits de Freud »



L'H. : Un autre chapitre de la controverse est la façon dont Freud a raconté avoir fait ce qu'il appelait ses « découvertes ». Un premier exemple est l'élaboration puis l'abandon de la théorie dite de la séduction. De quoi s'agit-il ?

M. B-J. : La version légendaire de cet épisode a été lancée par Freud en 1914, dans son *Histoire du mouvement psychanalytique*. Il y raconte que durant les années 1896-1897, il avait obtenu de ses patients des récits de « séduction ». Il voulait dire par là des récits d'attentats sexuels subis pendant la petite enfance, du fait du père ou bien d'un oncle ou encore d'une nurse. A l'époque, écrit-il, il avait cru ses patients sur parole et avait élaboré une théorie de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle attribuant de façon universelle ces deux névroses à des abus sexuels subis pendant la très petite enfance. Dans un second temps, il se serait rendu compte que ces récits étaient faux.

Cette découverte l'aurait complètement décontenancé, jusqu'à ce qu'il comprenne que ces récits exprimaient en réalité des *fantasmes*, des *désirs* œdipiens inconscients de la part des patients. Voilà donc la percée qui lui avait permis de découvrir le rôle des désirs dans l'inconscient des névrosés.

Or les historiens qui sont retournés aux textes originels dans lesquels Freud présentait sa « théorie de la séduction » ont découvert qu'il y disait exactement le contraire. On y lit en effet que lorsqu'il faisait part à ses patients (tant masculins que fémi-

L'hôpital général de Vienne, où Freud, nommé docteur en médecine en 1881, a fait son internat. La rencontre avec l'hystérie et avec Charcot, aux leçons duquel il assista en 1885, fut décisive. A droite : femme saisie d'une crise d'hystérie (gravure xxxxxxxx de 1881).



nins) de son soupçon qu'ils aient été victimes d'un abus sexuel pendant l'enfance, ils se récriaient avec véhémence. Il fallait que le traitement analytique exerce une « contrainte » – c'est le mot qu'il utilise dans un de ses textes – pour qu'ils avouent avoir été victimes d'attentats sexuels. « *Il faut leur arracher le souvenir morceau par morceau* », écrit-il par exemple. Le scénario est donc exactement inverse à celui de la version officielle.

Car si c'est Freud qui demandait à ses patients s'ils avaient été abusés

science jusque-là. Parler de « découverte » à ce propos est une aimable plaisanterie. Le procédé relève plutôt de la suggestion, quand ce n'est pas du forçage pur et simple.

L'H. : Freud, nous dit-on, a aussi découvert le complexe d'Œdipe. Qu'en est-il alors de cette découverte-là ?

M. B-J. : Pour Freud et ses disciples, c'est l'auto-analyse qu'il a faite en octobre et dans la première moitié de novembre 1897 qui lui aurait permis de découvrir le complexe d'Œdipe. Dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess, il évoque un voyage en train qu'il avait

fait avec sa mère à l'âge de deux ans et demi entre Leipzig et Vienne et suppose qu'il a dû à cette occasion la voir nue, ce qui éveilla sa « libido » à son endroit. Moins de quinze jours plus tard, il annonce à Fliess : « *Une idée de valeur générale m'est venue. J'ai découvert, dans mon cas aussi, le phénomène d'être amoureux de ma mère et jaloux de mon père, et maintenant je considère cela comme un événement universel de la petite enfance* ». C'est à cette généralisation fulgurante que nous devons la théorie de l'universalité

« Le procédé relève de la suggestion »

sexuellement pendant l'enfance alors qu'eux le niaient, en quoi pouvait bien consister la « découverte » dont il fait état dans son récit ultérieur ? Dans la mesure où les patients de Freud n'avaient pas spontanément raconté ces scènes d'abus sexuels, où donc a-t-il jamais observé les fameux « fantasmes » inconscients des névrosés ? La vérité est que Freud testait ses hypothèses auprès de ses patients et que ceux-ci les rejetaient jusqu'au moment où il leur faisait avouer un « souvenir » dont ils n'avaient aucune cons-

du complexe d'Œdipe universel.

En fait, l'idée que les tout petits garçons éprouvent un désir sexuel à l'égard de leur mère ne venait pas de lui. Elle faisait partie des théories élaborées par Fliess, son correspondant. Celui-ci s'intéressait beaucoup à la sexualité infantile et venait de faire part à Freud de ses observations sur les érections spontanées de son propre petit garçon, Robert. Voilà pourquoi Freud, à son tour, découvre dans sa mémoire des événements, des désirs qui correspondent exactement aux théories qu'il était en train de discuter avec son ami. L'idée que Freud a « découvert » le complexe d'Œdipe en lui-même puis chez ses patients est donc un raccourci trompeur. Il a opportunément retrouvé en lui-même des souvenirs confirmant les théories spéculatives qu'il partageait avec Fliess et ensuite a généralisé de façon tout à fait induite.

Ce n'est pas une découverte, c'est une construction. Contrairement à ce qu'il a aussi prétendu, cette théorie n'est pas fondée sur des observations répétées. Freud, d'ailleurs, n'a jamais observé d'enfants : sa théorie de la sexualité infantile repose uniquement sur l'« observation » de ses patients *adultes* !

L'H. : Mais il s'est analysé lui-même. L'historien Frank Sulloway présente cette affaire d'auto-analyse comme « l'une des plus grandes légendes de l'histoire des sciences ». La formule est-elle légitime ?

M. B.-J. : Cette auto-analyse a été longtemps présentée comme un moment héroïque qui a permis à Freud de surmonter ses résistances et d'avoir accès à son inconscient. Elle est aussi présentée comme une entreprise de grande envergure et de longue haleine, alors qu'elle n'a duré que six semaines et s'est achevée par un aveu d'échec. Freud écrit à Fliess : « Une vraie autoanalyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie. »

“Son auto-analyse s'est achevée sur un aveu d'échec”

L'H. : Pourtant, cette idée d'une auto-analyse fondatrice a été conservée. Pourquoi ?

M. B.-J. : Essentiellement pour des raisons politiques. Au départ, Freud disait que, pour devenir psychanalyste, il suffisait d'interpréter ses propres rêves, bref de pratiquer une auto-analyse. Mais il a vite été obligé de revenir sur cette position, car ce qui s'est passé, c'est que chaque psychanalyste amenait ses propres interprétations, lesquelles ne correspondaient pas forcément aux siennes.

C'est finalement Jung qui proposa, à l'époque où il était encore avec Freud, en 1912, d'exiger de tout futur analyste qu'il se fasse analyser par un autre analyste. Solution que Freud approuva. C'est le principe de ce qu'on appelle l'analyse didactique, qui était en réalité une façon de standardiser les interprétations en garantissant que tous les analystes reproduisent celles de Freud.

Mais cela soulevait un nouveau problème : c'est que Freud lui-même n'avait pas été analysé. Du coup, son auto-analyse devenait très suspecte, notamment aux yeux de Jung. C'est pourquoi, au moment où lui et Freud commencèrent à se disputer sur la nature de la psychanalyse, les disciples orthodoxes du maître commencèrent à soutenir qu'il était le seul à avoir réussi une auto-analyse et que ce succès exceptionnel, unique, faisait tomber le reproche de ne pas avoir été analysé. Ce point de vue l'a emporté et l'auto-analyse de Freud est devenue de ce fait l'événement fondateur, la clé de voûte de toute la psychanalyse. Il fallait que Freud, lui et lui seul, ait eu accès à son inconscient pour que ses interprétations aient force de loi scientifique et ne puissent pas être remises en cause par un autre psychanalyste.

Il faut savoir aussi que la légende de l'auto-analyse a été considérablement renforcée par le véritable travail de censure pratiqué par les trois éditeurs de l'édition abrégée des lettres à Fliess parue en 1950, Anna Freud,

DOCUMENT

L'Homme aux loups



Xxxxxx

L'Homme aux loups a été traité par Freud de 1910 à 1914. C'était un Russe très riche, du nom de Sergius Pankejeff. Il avait fait un rêve dans son enfance où il voyait sept loups blancs sur les branches d'un arbre. C'est sur la base de ce rêve que Freud a reconstruit la fameuse « scène primitive » qui aurait été à l'origine des symptômes de Pankejeff. À l'âge d'un an et demi, celui-ci aurait observé ses parents faisant l'amour par derrière à trois reprises. Dans son cas publié, Freud prétend l'avoir complètement guéri après qu'il fut revenu le consulter pendant une courte période après la fin de la guerre. Par la suite, lui et ses disciples n'ont cessé de présenter ce cas comme une grande réussite thérapeutique.

Or on sait aujourd'hui que la réalité est très différente. Une journaliste autrichienne, Karin Obholzer, a réussi en 1973 à retrouver l'Homme aux loups à Vienne alors qu'il avait près de 90 ans. Non seulement la constipation chronique pour laquelle Freud avait insisté qu'il fasse une seconde analyse n'avait pas disparu, mais il avait ensuite fait de multiples rechutes, pour lesquelles il avait été traité par plusieurs psychanalystes, sans que ses symptômes dépressifs aient été modifiés.

M. B.-J.



Le Comité secret pour la cause psychanalytique formé en 1912 par Freud avec ses plus proches disciples (ici, en 1922). De gauche à droite, assis : Freud, Sandor Ferenczi, Hans Sachs, et au second rang : Otto Rank, Karl Abraham, Max Eitington (qui a rejoint le Comité en 1919) et Ernest Jones. Chacun des membres avait reçu de la part de Freud une intaille grecque antique destinée à être montée sur une cheville en or, qui scellait leur alliance.

Ernst Kris et Marie Bonaparte⁵. Les lettres compromettantes et d'innombrables passages gênants ont été supprimés. Il faut se référer à l'édition complète, publiée par Jeffrey Masson en 1985, pour comprendre l'ampleur de cette étonnante réécriture de l'histoire (*cf. mise au point, p. 00*).

L'H. : Alors, Freud le menteur, Freud le charlatan ?

M. B.-J. : C'est une question très complexe parce qu'à certains égards, ce que les historiens découvrent chez Freud, je crois qu'ils pourraient le retrouver chez bien d'autres psychothérapeutes et même sans doute, bien que dans une moindre mesure, chez de nombreux chercheurs en sciences « dures ». Mais Freud a poussé le bouchon vraiment très loin.

Il devait bien être conscient de ces reconstructions, puisque nous avons de nombreux exemples où on le voit essayer de cacher, de dissimuler les traces de l'opération. Il savait donc très bien ce qu'il faisait, et c'est difficilement pardonnable. Est-ce à dire qu'il faille utiliser le mot « charlatan » ? Parler de fraude ? Il faut bien voir que la psychothérapie met en jeu

d'autres critères que les sciences naturelles. Sans chercher à exonérer Freud, je veux quand même attirer l'attention sur le fait que la pratique thérapeutique est fondée sur un accord avec le patient. Si celui-ci accepte les interprétations et constructions de l'analyste, on ne peut pas y objecter.

L'H. : Peut-on alors parler d'imposture scientifique ?

M. B.-J. : Oui, ce serait sans doute plus exact. Si Freud s'était cantonné dans la position de thérapeute, on ne pourrait, au fond, rien lui objecter. Si on accepte l'idée que la pratique de Freud, tout comme la pratique psy-

« Parler d'une secte n'est pas excessif »

chothérapique en général, est affaire de co-construction, deux personnes construisant un univers qui leur est propre à l'intérieur des quatre murs du cabinet du thérapeute, la question du mensonge ou de la vérité ne se pose pas. Il s'agit simplement d'un contrat entre deux personnes. La question du mensonge se pose, en revanche, si le thérapeute nie qu'il s'agit d'une construction et prétend avoir fait des découvertes objectives, sur lesquelles

il édifie une théorie de valeur universelle – Freud disait : une science.

L'H. : Le problème se pose à partir du moment où, comme le dit Isabelle Stengers, s'exprime la « volonté de faire science »⁶.

M. B.-J. : Tout à fait. Il y a une différence entre la volonté de guérir et la volonté de faire science. Contrairement à ce que Freud a voulu faire croire, il était un piètre thérapeute. On le sait maintenant, non seulement il n'obtenait pas des résultats thérapeutiques satisfaisants, mais en outre, comme il le dit à plusieurs reprises dans sa correspondance privée, il s'en fichait. Les patients ne l'intéressaient que dans la mesure où ils lui permettaient d'étayer ses théories.

Je crois qu'on ne comprend rien à Freud si on ne se replace pas dans l'atmosphère positiviste de la fin du XIX^e siècle, où ceux qui faisaient des découvertes scientifiques avaient accès à une renommée universelle. Freud s'est voulu un grand savant, de la stature d'un Darwin. Toutes ses actions peuvent être lues à travers ce prisme : la fondation d'un nouveau monde psychanalytique organisé autour de ses théories, ses efforts de propagande et d'autopromotion. Il fut déçu de recevoir le prix Goethe. Il aurait voulu le prix Nobel de médecine.

Il a désespérément cherché à être accepté par ses pairs – psychiatres, psychologues, psychothérapeutes. Il a déployé des efforts énormes pour atteindre ce but, mais a fini par se heurter à des résistances non moins énormes. Résistances tout à fait argumentées. Comme l'attestent de multiples documents, ses collègues com-

prenaient très bien de quoi il s'agissait et y voyaient à redire. Or, au lieu d'accepter la discussion et de prendre au sérieux les objections qu'ils formulaient, Freud s'est refermé sur lui-même.

Il s'est progressivement détaché du monde scientifique et a demandé à ses alliés de devenir des adeptes. Dès le départ, le mouvement psychanalytique a procédé par exclusion. Il n'invitait pas les non freudiens à discuter,

leur refusait même l'entrée des congrès, exigeait une allégeance totale aux théories du fondateur.

Parler d'une « secte » n'est pas excessif, du moins à partir des années 1913-1914. La psychanalyse aurait très bien pu avoir un destin scientifique et académique normal. Au lieu de cela, elle est devenue un groupe de gens qui se reconnaissent dans les théories d'une seule personne, avec laquelle ils s'identifient, qui ne discutent pas avec l'extérieur et vivent en autarcie théorique. Après quoi le mouvement s'est répandu et a exporté son consensus interne, qui est devenu un consensus quasi universel dans cette partie du monde à un certain moment du xx^e siècle.

L'H. : Qu'est-ce qui interdit de considérer la psychanalyse comme une science ?

M. B.-J. : Le fait qu'il s'agit d'une pratique de l'influence, comme n'importe quelle autre psychothérapie. Si l'analyste « influence » le patient, lui suggère des choses, on ne peut bien évidemment plus parler de « découverte » ou même d'« observation », car le patient ne fait que renvoyer au chercheur ses propres attentes théoriques. Freud prétendait que la suggestion n'intervenait pas dans la pratique analytique et on comprend bien pourquoi : le statut de science de la psychanalyse en dépendait. Mais c'est précisément le point sur lequel portait la critique de ses collègues psychiatres et psychologues. Ils lui reprochaient tous de suggérer involontairement ses résultats à ses patients. Ils savaient que Freud avait d'abord pratiqué l'hypnose, laquelle amplifie la suggestibilité du patient, et ils soutenaient que les choses n'avaient pas fondamentalement changé lorsque Freud lui avait substitué la méthode des associations dites « libres ».

Or cette accusation va d'une certaine façon bien plus loin que celle de mensonge et de fabrication. Le mensonge et la fabrication n'excluent pas forcément l'accès à des résultats valides. Tandis que si l'on part du principe que dans toute relation psychothérapeutique il y a un élément de suggestion,

DOCUMENT

Anna et la censure

La censure a été organisée par les héritiers de Freud.

La censure des archives n'a pas facilité le travail de l'historien. Les héritiers de Freud, notamment sa fille Anna et son biographe Ernest Jones, ont procédé à une censure délibérée et systématique dont l'exemple le plus manifeste est fourni par les lettres de Freud à Fliess. Marie Bonaparte avait réussi à les acquérir chez un marchand de livres. Freud lui avait demandé de les lui rendre pour qu'il les détruise, mais Marie Bonaparte a refusé, car elle avait acheté ce manuscrit moyennant la promesse, justement, de ne pas le restituer à Freud.



Anna Freud à Londres en 1964.

Après la mort de son père, Anna Freud a décidé de les publier, parce qu'elles étaient trop intéressantes pour rester dans un tiroir. Mais elle a sacrifié à peu près les deux tiers de la correspondance aux ciseaux de la censure, par exemple tout ce qui avait trait à la théorie de la séduction et qui montrait les divagations de Freud à l'époque. Elle a aussi supprimé pratiquement tout ce qui avait trait à l'intense collaboration théorique de Freud avec son ami Fliess, tout ce qui avait trait à son usage de la cocaïne à des fins thérapeutiques.

Quant aux célèbres Archives Sigmund Freud, fondées par le psychanalyste Kurt Eissler sous les ordres d'Anna Freud, au début des années 1950, elles l'ont été dans le but

exprès de soustraire les documents à la connaissance du public. C'est une institution tout à fait étonnante, dont l'objectif a été de rassembler les archives et les témoignages des patients et des disciples de Freud, puis de les mettre sous clef à la Bibliothèque du Congrès à Washington, pour une période allant dans certains cas jusqu'au xxii^e siècle (il y a encore peu, la date ultime de déclassification des documents était l'an 2113 **ET AUJOURD'HUI ?**). Il s'agissait d'empêcher l'accès aux documents, afin que puisse se perpétuer la version légendaire de l'histoire de la psychanalyse propagée par Freud.

M. B.-J.

cela signifie que la recherche même d'un résultat non biaisé est illusoire, qu'il faut en faire son deuil. Le deuil du positivisme, le deuil de la volonté de faire science. Il faut renoncer à être le nouveau Copernic de l'esprit.

L'H. : Mais Freud lui-même, à quoi a-t-il cru ?

M. B.-J. : Freud a très souvent cru à ses propres histoires. C'était un grand conteur. Il aimait raconter des histo-

res aux gens. Il les embellissait au fur et à mesure, et comme cela arrive souvent, il a fini par y croire. Toutefois, quand l'enjeu est la théorie psychanalytique elle-même, sa cohérence interne, excuser la manipulation des faits à laquelle Freud se livrait en invoquant la perte de mémoire ou l'embellissement du souvenir me paraît un peu court.

(Propos recueillis par

Olivier Postel-Vinay.)